

Georges Ch. Bassens

2021

1921
1981

LIBRAIRIE SOCIALE



Arabeuk

CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ANARCHISME

SON ENFANCE HEUREUSE À SÈTE SE TERMINE, GEORGES s'installe dans cette ville qui le fait tant rêver, Paris. Il pose ses bagages chez sa tante Antoinette et commence à faire « ses humanités ». En 1943, le STO l'appelle, il se rend à Basdorf. À la faveur d'une permission, un an plus tard, il regagne Paris et ne retourne pas en Allemagne, préférant vivre reclus. Chez sa tante Antoinette, 173, rue d'Alésia, il se sait en insécurité. C'est ainsi que des voisins, Jeanne et Marcel Planche, l'accueillent, vraisemblablement le 21 mars 1944, à l'impasse Florimont, à deux pas de chez sa tante. Jusqu'à la fin de la guerre, Georges vit cloîtré, ne sortant qu'avec précaution, dans une impasse sombre et étroite :

*Une rue sans joie où les sbires
Tout seuls ne s'aventurent pas
Un coupe-gorge et même pire
La venelle où traînaient mes pas*

Jeanne, Marcel et Georges cohabitent dans une petite bicoque située au numéro 9 de l'impasse dans le XIV^e arrondissement. Il n'y a pas d'électricité, ni de chauffage, ni de tout-à-l'égout et, à l'extérieur, les W.-C. à la turque donnent sur une courette dallée d'ardoises écaillées. Dans cette cour, Georges se lave à l'aide d'une grande bassine d'eau froide. Il y a là un petit débarras en torchis, renfermant vélos et objets de toutes sortes, cassés ou non, qui héberge quelquefois Émile Miramont son copain d'enfance. L'intérieur de la maison ne comporte que deux pièces. Au rez-de-chaussée, dans la pièce à vivre munie d'une cuisine, une table ronde prend presque tout l'espace. Près de la fenêtre, un poêle sur lequel chauffe en permanence une cafetière. Dans cette pièce, Georges dispose d'un lit-cage ainsi que d'une bibliothèque offerte par Jeanne pour ranger tous ses livres, sa guitare et ses pipes. Un escalier étroit en colimaçon permet d'accéder, à l'étage, à la chambre de Jeanne et Marcel.

Avec eux vivent toutes sortes d'animaux recueillis par Jeanne, chats, chiens, dont le caniche Kafka, cane, rats blancs, corbeau et Jacotte le perroquet. « C'était l'Arche

Jeanne, Georges et Marcel,

6 mai 1955, au 9, impasse Florimont à Paris

Chez Jeanne et Marcel

Un logis anticonformiste





La cane de Jeanne, impasse Florimont

*La Jeanne, la Jeanne,
Elle est pauvre et sa table est souvent mal servie,
Mais le peu qu'on y trouve assouvit pour la vie,
Par la façon qu'elle le donne,
Son pain ressemble à du gâteau
Et son eau à du vin comm' deux gouttes d'eau...*



de Noé. Moi, j'étais l'un des derniers animaux à être reçu dans cette Arche de Noé. » Jeanne, d'origine bretonne, « était un être assez extraordinaire, un être tout d'une seule pièce, un être généreux, violent, exclusif, charitable, compréhensif et, en même temps, elle était autre chose : elle était un peu folle ! » Éprise de liberté, elle n'a aucun sens du paraître.

Marcel, le mari de Jeanne – ils se sont mariés quelque temps plus tôt –, est peintre en carrosserie pour voitures de luxe. Au marché noir, il peint des initiales ou des armoiries pour quelques sous. « L'atmosphère dans laquelle nous vivions est absolument indescriptible. Les chats, quand ils vivent en rond dans un coin, n'importe où, sont heureux. Nous étions exactement comme ça. On ne se posait pas de questions. [...] J'étais comme un oiseau, comme un chat ; un chat qui gratte à votre porte et que vous nourrissez. » Georges vit chez Jeanne comme une sorte de fou, de simple d'esprit. Toutes les tâches lui sont facilitées. « J'étais une espèce d'épave, une épave studieuse, mais une épave. » Georges

reste là, impasse Florimont, sans gagner le moindre sou. Il aime cette période de sa vie, un peu bohème, où on n'a pas tellement besoin de manger, d'avoir une maison, un métier. Tous les trois vivent sans contraintes, au jour le jour, en se foutant pas mal des morales bourgeoises.

Sans Jeanne et Marcel, « car il ne faut pas dissocier l'un de l'autre », Brassens, l'auteur de chansons, n'aurait certainement jamais existé. « Je leur dois tout à elle et à son mari. » Cette précarité matérielle, cette liberté ainsi que l'anticonformisme dans lequel vit Georges, lui fournissent le terrain favorable à l'épanouissement de sa pensée anarchiste naissante.

F. Bories

Georges et Jacotte
Le Gris du Gabon
septembre 1969



Le Chansonnier et les poètes



LA CHANSON ET LA POÉSIE ONT PU PARAÎTRE AUSSI INCONCILIABLES que la culture populaire et la culture savante. Enfin Brassens vint, qui contribua largement au retour de cet enfant prodigue qu'est la chanson au sein de la maison commune de la poésie. Notamment parce qu'il a mis en musique un certain nombre de poètes.

Il a enregistré un peu plus de cent vingt chansons de sa composition, auxquelles il faut ajouter une vingtaine de poèmes qu'il a mis en musique. Il a ainsi repris des œuvres de Corneille, ou de poètes

romantiques majeurs, tels Hugo, Musset, Lamartine, ou moins connus, comme Hégésippe Moreau, mais aussi de ses contemporains, comme Norge, Antoine Pol ou Aragon – qu'il avait pourtant pris pour cible dans ses chroniques du *Libertaire* – et surtout de Paul Fort. Verlaine et Mallarmé furent les témoins du mariage de ce dernier, qui leur succéda au titre honorifique de prince des poètes, avant de rencontrer



G. Brassens et Paul Fort

personnellement Brassens, lui transmettant ainsi un relai symbolique.

Il est difficile de trouver un dénominateur commun entre ces poètes aussi différents que le catholique Jammes ou l'iconoclaste Richespin ; pourtant, les œuvres que Brassens revisite sont souvent issues des « poètes maudits » (Villon, Verlaine...) ; elles s'en prennent aux valeurs bourgeoises (*Les Oiseaux de passage*, *Les Philistins*), au pouvoir (*Le Verger du roi Louis*, *Le Roi boiteux*) au patriarcat (*Marquise*, *Gastibelza*), et célèbrent une conception très libre de l'amour (*La Marine*, *Comme hier*, *Les Passantes*). Des thématiques chères au compagnon de route des anarchistes.

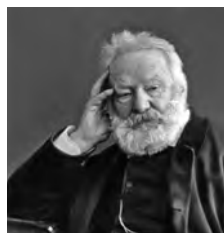
L'œuvre personnelle de Brassens témoigne à la fois de l'influence de ces auteurs, et de son originalité poétique. Bertrand Dicale montre ainsi comment la chanson *Carcassonne*, que Brassens emprunte au chansonnier Gustave Nadaud, est révélatrice de l'influence des poètes sur son esthétique personnelle : après avoir



François Villon



Paul Verlaine



Victor Hugo



Francis Jammes



Alphonse de Lamartine



Théodore de Banville
Photo Nadar



Alfred de Musset

« composé une nouvelle musique » pour accompagner ce poème, il écrit, pendant les années 40, « une chanson paillardes et comique, *Il n'a pas eu la chaude-pisse* [...] ». Plus tard, Brassens retravaillera le même argument et la même trame pour en faire *Le Nombriil des femmes d'agents* [...]. Et nous aurons ainsi, de Nadaud à Brassens puis encore Brassens : « Ma femme avec mon fils Aignan / A voyagé jusqu'à Narbonne / Mon filleul a vu Perpignan / Et je n'ai pas vu Carcassonne », puis « Mon épouse a eu des morpions / Je n'ai pas eu la chaude-pisse », puis « Mon père a vu, comme je vous vois / Des nombriils de femmes de gendarmes [...] / Mon fils vit le nombriil d'la souris / D'un ministre de la justice. » Frustration, plainte, proposition secourable puis décès subit se suivent de la même manière de chanson en chanson. »* De la même façon, *L'Orage* de Brassens semble s'inspirer de *La Femme du pompier* de Nadaud.

C'est donc par l'imitation des poètes que Brassens a trouvé sa voie personnelle. Il l'affirmait, cette démarche correspondait à un complexe de sa part : « Quand je suis arrivé à Paris et que j'ai voulu faire des chansons, je me suis très vite aperçu, ayant eu [...]

la bonne idée de courir les bibliothèques, que ce que je faisais était très mauvais, alors j'ai pensé très vite qu'en lisant les poètes, j'arriverais peut-être, à leur contact, à m'améliorer un petit peu. J'ai très vite vu que ce que j'écrivais était presque au-dessous de zéro, alors je me suis dit : « Va lire les poètes, ils t'apprendront peut-être quelque chose ».

C'est à leur contact qu'il a fait ses gammes, avant de leur rendre hommage de façon plus personnelle. Ainsi se dessine, dans sa discographie, un florilège révélateur tant de ses inclinaisons politiques que de ses choix poétiques ; mais c'est bien pour l'ensemble de son œuvre personnelle qu'il obtiendra, en 1967, le Grand prix de poésie de l'Académie française.

C. Perolini

* Bertrand Dicale, *Brassens ?*, Paris : Flammarion, 2011, (POPculture), p.42-44





Janvier

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

Brassens, Poète engagé ?



BRASSENS S'EST IMPLIQUÉ DANS LA VIE DU JOURNAL *Le Libertaire*. Certains, pourtant, lui ont reproché l'apparent manque d'engagement de ses chansons : le terme « anarchie » n'y apparaît qu'à une occurrence, dans *Hécatombe*. Et s'il tire à feu nourri sur des institutions comme la police, la justice, le pouvoir, le mariage, la religion, l'armée, la nation, la bourgeoisie, il évite soigneusement que les individus ne prennent une balle perdue, et il glorifie parfois tel curé (*La Messe au pendu*) ou tel flic (*L'Épave*). Son œuvre semble donc davantage caractérisée par une vision du monde anticonformiste que par un message militant. Deux chansons, prises presque au hasard, *Le Petit joueur de flûteau* et *Bécassine*, pourraient en témoigner.

Leurs points communs sont nombreux : elles sont caractérisées par une grande rigueur formelle, chaque strophe étant structurée par des variations sur des thèmes (respectivement les marques de la distinction sociale, et les éléments du visage). Elles présentent également une mise en abyme (il est question de musicien et de chansons) propice à la présentation d'un art poétique, où Brassens propose un idéal artistique, et peut-être idéologique. Elles s'inscrivent enfin dans un même Moyen Âge approximatif, prétexte à la représentation d'une société clivée socialement (roi, seigneur / manants), mais aussi spirituellement (tous les saints de Notre-Dame / le Bon Dieu de chez nous), spatialement (gentilhommière, jardin / chaumière, lopin), sociologiquement (sang bleu,

les grands noms à majuscules / honteux de mon sang, gredin), sentimentalement (princesse, les Cupidons à particules / ma fiancée, un amoureux du tout-venant), ou encore culturellement : aux références traditionnellement valorisées (Jason et les Argonautes, Sémiramis, madame de Sévigné), Brassens préfère les chansons populaires, et propose un contre-discours anti-élitiste (*La Chanson*

On me reproche assez de ne pas brandir des étendards, mais je n'en ai pas à brandir

des blés d'or d'Armand Mestral, *Fleur bleue*, de Charles Trenet, et *Le Temps des cerises*, de Jean-Baptiste Clément). Ainsi, dans *Bécassine*, chaque partie du visage est reliée à une de ces chansons par métonymie, par un végétal lui-même associé à un espace à

cultiver dont la possession est niée : les cheveux évoquent un champ de blé pour qui n'a pas l'ombre d'un lopin, les yeux, des pervenches, pour qui est privé de jardin, la bouche, des cerises pour qui n'a pas de verger.

L'amour permet alors l'accès à un trésor plus précieux que la propriété foncière de l'Ancien Régime, mais, au-delà, Brassens rend caduc le système symbolique de ce dernier, puisque chaque référence à la culture savante est supplantée par une allusion à la culture populaire. *Le Petit joueur de flûteau* qui décline les honneurs pour rester fidèle à lui-même ne fait que confirmer, par le détour du conte médiéval, le propos autobiographique des *Trompettes de la renommée* : « Refusant d'acquiescer la rançon de la gloire, Sur mon brin de laurier je m'endors comme un loir. » Brassens préfère la modestie de la flûte à la pompe des cuivres, comme il préfère, au niveau rythmique, le swing aux marches militaires, et au niveau métrique, l'octosyllabe – c'est le cas de ces deux chansons – à la grandiloquence de l'alexandrin.

Par son œuvre poétique, il fait plus que refuser le blason, c'est-à-dire une certaine forme de reconnaissance concédée par la classe dominante, inscrite dans un système hiérarchisé,

selon des critères qui sont les siens. Il propose une autre échelle de valeurs, caractérisée par un idéal de liberté et d'égalité, sur tous les plans, sociologique, spirituel, affectif, esthétique, et culturel. Il le dit lui-même : « On me reproche assez de ne pas brandir des étendards mais je n'en ai pas à brandir. Moi je fais de la propagande de contrebande. » S'il fait acte de résistance, ce n'est pas tant par l'argumentation politique, comme le ferait un militant anarchiste, qu'avec les procédés poétiques qui lui sont propres, en chansonnier libertaire.

C. Perolini



Le Pluriel, paroles et musique de Georges Brassens



Février

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28

Vénus

POUR DEUX OU TROIS CHANSONS, LESQUELLES, JE LE confesse, sont discutables sous le rapport du bon goût, j'ai la réputation d'un sacré pince-fesses. On me dit misogyne. C'est une courte vue. C'est une légende et j'en souffre beaucoup. Je suis le seul dans la chanson qui aie fait de la femme une déesse. On ne s'en est pas aperçu. On n'a voulu voir que les coups de griffe que j'ai donnés en passant. C'est que j'ai rencontré des femmes adorables et certaines qui l'étaient moins.

À ce propos, parmi les femmes adorables et moins adorables de mes chansons, il y a une quantité de Vénus. C'est souvent la déesse elle-même, qui est parfois distraite, voire sert de faux témoin. Il arrive que certains mauvais parleurs soient rétifs à ses charmes, mais,

disons-le sans détour, c'est souvent qu'on sacrifie en son nom dans mes chansons. C'est alors que Vénus peut donner de méchants coups de pied, sous la forme de crêtes de coq ou de gonocoques, ce qu'un bon chrétien pardonne car, s'ils causent du tort aux attributs virils, ils mettent rarement l'existence en péril.

Vénus n'est pas seulement un nom divin : sont aussi ainsi désignées de simples mortelles, à commencer par celle que je chéris qui, de parti pris, s'appelle toujours Vénus.

La belle pour laquelle on prend la passerelle, la balancelle, on fait pousser des ailes, quitte à périr, fidèle, en faisant un trou dans l'eau, a souvent la taille faite au tour, les hanches pleines. En somme, on la préfère un tantinet rondelette. L'idéal est callipyge, qui donne la chair de poule et est l'objet d'un véritable culte, mais pas de jugement trop hâtif : la fille

à cent sous, un sac d'os, vaut plus que toutes les fortunes. Oncle Archibald aussi est séduit par une femme en squelette, preuve que le physique ne fait pas tout, pas plus que l'origine sociale. Au contraire, plus qu'à une dame du monde,

elle suit les Vénus de la vieille école, qui font l'amour par amour, contrairement aux snobs qui se veulent à la mode et à la page. C'est aussi elle qu'on ne demande pas en mariage afin que ne pâlisce pas l'encre des billets doux et qu'on puisse continuer à penser à elle en éternelle fiancée.

Restent les coups de griffe, la jolie fleur qui n'a pas l'esprit beaucoup plus grand qu'un dé à coudre, l'emmerdante, emmerdeuse, emmerderesse itou, qui garde ses gants quand elle me tape sur le ventre et m'ouvre tout grand son missel sur le dos. Mais qui n'a pas connu des peaux de vache, au masculin comme au féminin ? Ne pas mâcher ses mots pour désigner quelques spécimens ne signifie pas généraliser à toute l'espèce.

Apparaît aussi dans beaucoup de chansons la figure de la femme cousant. Pénélope ou fée bienfaisante, elle est aussi consolatrice, encore une représentation qui n'est guère émancipatrice, mais sans doute juste socialement. Tant d'autres poètes l'ont représentée, quand elle est au logis, cousant les vieilles toiles, remmaillant les filets. Les femmes cousent aussi dans la maison du vigneron. Quoi de plus poétique que la femme qui raccommode les malheurs de fils de toutes les couleurs, pour mettre des arcs-en-ciel aux chaussettes ?

À sa manière, Georges Brassens rappelle à la princesse qu'elle est libre de refuser que le prince l'emmène en esclavage.



Vénus, Fred Beltran

les Vénus mortelles ressemblent à madame tout-le-monde, en sabots, vêtues de laine, Vénus de barrière toutes égales, qu'elles s'appellent Fernande, Léonore ou Félicie. Et si Lulu ne fait pas bander les solitaires, ni le vieux garçon, ni la vaillante sentinelle, ni le gardien de phare, ni le séminariste, ni le soldat inconnu, c'est que, contrairement à ce qu'on a tendance à penser, Lulu pourrait bien être un homme...

La femme idéale est aussi entreprenante et libre de se comporter comme le lui dit son cœur. De préférence,



Souzouhi

I. Félici



Mars

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

Le Cri des gueux fait long feu



CHEZ JEANNE ET MARCEL, BRASSENS SE MET À LIRE les écrivains, les poètes, ainsi qu'à écrire. Avec son ami d'enfance Émile Miramont, qu'il rebaptise Corne d'Auroch, et son ancien compagnon du STO André Larue, qu'il nomme, pour son attitude hésitante, Plésiosaure indécis, il se lance, à l'initiative de Corne d'Auroch, dans la création d'un parti, le Parti préhistorique international. Pour ne pas être en reste, Brassens se surnomme Œil de Mammouth. Ce parti prône le retour aux temps primitifs et dénonce le progrès, depuis la découverte du feu jusqu'à la bombe atomique. Aiguillant leurs idées, ils imaginent la création d'un journal dont le nom serait *Au-delà des murs* ou bien *Le Cri des gueux*. Il faut trancher ! Ce sera *Le Cri des gueux*.

Une équipe de sept rédacteurs est montée pour ficeler le journal. Le 3 avril 1946 la maquette est prête. Chacun a rédigé ses articles, Œil de mammouth une étude sur le vers libre ainsi qu'un texte sur François Villon : « Un "gueux" vénérable ». Œil de Mammouth et Plésiosaure indécis ont échafaudé l'éditorial :

*

« Conçu en Allemagne en 1943, concrétisé sous forme de maquettes successives en 1945 et 1946, le premier numéro du *Cri des gueux* ne paraît qu'en 1947. [...]

Pas de papier, pas de membres puissants de la Résistance parmi nous, pas d'habitues des salles de rédaction, pas d'appuis et, surtout, pas d'argent.

[...] *Le Cri des gueux* revendique sa place au milieu des autres, et la prend. Et nous le sentons, et nous le disons : il y a droit !

Il y a droit par la patience dont il a fait preuve, les difficultés qu'il a rencontrées,



Corne d'Auroch



Œil de Mammouth

plaisirs, mais contre le pouvoir ignoble et injuste qu'il confère.

Une misérable poignée qui prétend que l'on n'est pas tout et que tout ne s'achète pas, et qui pour le prétendre sera ridiculisée.

Une misérable poignée qui considère que la saleté, l'imbécillité, la médiocrité sont des fléaux pour la Société et qui les traquera partout où elle les rencontrera et qui, pour les combattre, sera combattue.

Une misérable poignée qui affirme que le Progrès causera la perte de l'Humanité et que, si celle-ci ne veut pas périr, elle doit y renoncer et qui, pour

émettre une belle évidence indiscutable, sera balayée.

Une misérable poignée qui persiste à croire que l'homme a une âme qui le distingue des ani-



Plésiosaure indécis

maux, qu'il doit aimer, penser, juger, vivre enfin, en se rappelant sans cesse son existence et qui, pour l'avoir rappelé, ne sera pas comprise.

Tu sais maintenant, lecteur, ce que nous sommes et pour quelles raisons nous nous parons du titre

l'enthousiasme qui anime son équipe et parce que *Le Cri des gueux*, c'est un cri de gueux !

Une poignée de camarades qui s'insurge contre l'Argent, non contre l'argent dispensateur de nécessités ou des

de gueux. Gueux parce que désireux de tolérance, de bonté, de justice, de vérité, nos frères nous ont rangés (moralement jusqu'à l'heure présente) au ban de la Société.

Si tu nous considères : fous, rêveurs, inoffensifs, négligeables, ne lis pas le journal. Comme Baudelaire, nous te dirons :

*Lecteur paisible et bucolique
Sobre et naïf homme de bien
Jette ce livre saturnien
Orgiaque et mélancolique*

*Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen
Jette ! Tu n'y comprendrais rien
Ou tu me croirais hystérique*

Et nous savons que, du fond de sa tombe, le grand poète nous approuve et nous encourage. »

Éditorial de la maquette *Le Cri des gueux*

*

Œil de Mammouth et Plésiosaure indécis parcourent les rues de Paris afin de trouver les fonds nécessaires. En vain ! Faute de soutien financier *Le Cri des gueux* ne paraît pas, mais Œil de Mammouth a pris goût à l'écriture d'articles, de pamphlets...

F. Bories





Avril

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30		

L'arrivée de Brassens au siège du

Libertaire



Le Libertaire, n° 35, 28 juin 1946

LE CRI DES GUEUX ABANDONNÉ FAUTE D'ARGENT avant même son lancement permet à Georges Brassens de prendre goût à l'écriture de pamphlets. Il souhaite maintenant tenter sa chance dans un journal qui lui permette de défendre ses idées en espérant qu'un « cri » en jaillisse. Ses amis anarchistes Armand Robin et Marcel Renot, du groupe du XV^e arrondissement, l'incitent à aller frapper à la porte du *Libertaire*.

En juin 1946, Brassens rédige un article sévère contre la police et décide de l'envoyer au journal anarchiste sans le signer et sans grand espoir de publication ; Georges ne connaît personne au journal.

Le vendredi 28 du même mois paraît le numéro 35 du *Libertaire*. À sa lecture, Brassens voit, à son grand étonnement, son article « Un conte policier qui pourrait être réalité » publié en page trois, à côté d'un texte sur Franz Kafka et d'un autre sur le sombre avenir de l'économie française.

Georges Brassens n'attend pas. Dès le lendemain, le samedi matin certainement, il se met en chemin le long

du canal Saint-Martin pour rejoindre l'équipe du *Libertaire* au 145, quai de Valmy, siège de la Fédération anarchiste. Dans les rues, les gens sont vêtus de noir pour la plupart, selon la mode de 1946.

Le siège de la Fédération anarchiste ne paie pas de mine. Un lieu exigu dans la pure tradition du mouvement libertaire logé depuis l'origine dans des quartiers populaires sordides, dans des locaux désuets où les livres et les hommes s'entassent dans une promiscuité poussiéreuse et braillarde. Le local, servant également de siège pour *Le Libertaire*, ne permet pas d'imaginer des conférences de

**Vous au moins,
les anarchistes,
vous ne vous
dégonflez pas !**

rédaction réunissant une assistance nombreuse. Au contraire, seuls quelques compagnons y participent. Ce jour-là au local, pas de responsable du *Libertaire*, mais des copains lui conseillent d'aller directement voir Henri Bouyé, coresponsable de la rédaction et ex-secrétaire général de la Fédération anarchiste, dans sa boutique de fleuriste, au Floralès, avenue de la République, dans le XI^e arrondissement. Georges se décide. À pied ce n'est pas très loin, deux kilomètres environ en longeant le canal Saint-Martin puis en tournant à gauche pour arriver au numéro 86,



**Un conte policier
...qui pourrait être une réalité**

Le Libertaire, n° 35, 28 juin 1946



Le Libertaire, n° 48, 27 septembre 1946

à moins de couper rue Saint-Maur. Et puis, il est très enthousiaste à l'idée de débiter une aventure aux côtés des anarchistes.

Débraillé, chevelure abondante, pas tout à fait à son aise mais avec un sourire plein de sous-entendus, il arrive devant le petit magasin de fleuriste. Il attaque : « C'est toi Bouyé ? Je viens du siège du *Libertaire* pour un entretien au sujet d'un article, et tes copains, après m'avoir donné ton adresse, m'ont dit : pour ça, va voir Bouyé. Dis donc, c'est formidable que vous ayez eu le culot de publier mon article. Je vous l'ai envoyé mais sans grand espoir qu'il soit imprimé, vu son contenu vachement anti-flic. Vous au moins, les anarchistes, vous ne vous dégonflez pas ! » Et, mi-sérieux, mi-plaisantin : « Parce que, tu sais moi, je suis un peu fou – on me l'a déjà dit. Si tu me regardes bien dans les yeux, tu t'en rendras compte, ça se voit. Donc, qu'on ne me publie pas, c'est ça qui serait normal ».

Ils se mettent à discuter, le courant passe bien et Brassens commence sa collaboration au journal. De façon épisodique dans un premier temps, puis, rapidement, dès le mois de juillet, de façon suivie. Toutes les semaines sont publiés quelques-uns de ses articles.

F. Bories



Mai

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

**Toute atteinte
à la forme
est une atteinte
au fond**

[illegible]

F. Bories

Je connais que poutres et riches,
Sages et fous, préfères de laïcs
Nobles, vilains, larges et chloies
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrousse collets
De quelconque condition.
Sortant alors et bourrelets
Mort saisi sans exception.

VILLON.

1000



Juin

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				



FÉDÉRATION ANARCHISTE

GROUPE
LIBERTAIRE
LOUISE MICHEL

**GRAND
GALA ANNUEL**

au profit de son Comité d'Entr'aide

au Moulin de la Galette

77, Rue Lepic

Métro : Blanche ou Lamarck

Dimanche 7 Mars 1954 à 20 h. 45
précises

un programme magnifique présenté par

SIMONE CHOBILLON

Vedette du Club des Chansonnieux

avec

Georges BRASSENS | DADZU | Gérard GERVAIS

Jacques CATHY et Jean CARMET dit DUVET

Pierre DAC et Léo CAMPION

Hélène MARTIN | Nicole RAY | Robert ROCCA

Les Garçons de la Rue | GINES et MURIEL (Danseurs
acrobates)

Catherine SAUVAGE | MARC et ANDRE du Cabaret
de l'Ecluse

Carmen del SANTARRA
et son guitariste MONCAYO

Lety del SEGURA

La Chorale et les Ballets des Auberges de la Jeunesse

Direction : Léo UNGER

Prendre les places à la LIBRAIRIE JOYEUX, 53 bis, Rue Lamarck ou à l'entrée (250 frs, programme compris)

Logo (Imp. de Sirey, 8, rue de Sirey - Paris 17)

Les
Galas

*

**Le pouvoir
est maudit
Voilà pourquoi
je suis
anarchiste**

Louise Michel





Gala du Libertaire

11 novembre 1952, Palais de la Mutualité



FIDÈLE à notre tradition, nous avons pu, grâce au dévouement de tous nos camarades, présenter un remarquable ensemble de ce qu'il y a de mieux dans les vedettes des cabarets parisiens. Ce spectacle très varié qui unissait ce prince des chansonniers qu'est Jacques Grello, à l'un des doyens du cirque, j'ai nommé Kellys, qui à près de soixante et des années, exécute encore des tours invraisemblables, en passant par les benjamins de l'accordéon, Jesusin, Marino, Paquita, se termina fort tard avec l'extraordinaire Georges Brassens rappelé par les spectateurs malgré l'heure tardive.

Extrait du *Libertaire* n° 334 par Agry, 13 novembre 1952



Gala du Libertaire

13 novembre 1953, Grande Salle de la Mutualité

DÈS 19h30 (le spectacle débutant à 21h), les flics de service devant le Palais de la Mutualité avaient le plaisir (!) de voir se former une joyeuse et bruyante file d'attente, laquelle prenait rapidement des proportions... inquiétantes pour la sérénité bovine de ces dignes fonctionnaires. Et ils arrivaient toujours, sans arrêt, isolés ou par groupes compacts, les amis du *Libertaire* s'amassaient, débordaient le trottoir, attendant avec impatience l'ouverture des portes. Enfin, celles-ci s'ouvrirent et la gigantesque salle se voyait bientôt remplie à craquer. Il faisait chaud, les haut-parleurs déversaient des chants révolutionnaires. Au-dehors, des militants liquidaient leurs derniers « Lib », deux curés ayant pris leurs billets croyant qu'il s'agissait d'un festival catholique s'esbignaient, toutes soutanes retroussées, en apprenant l'affreuse vérité et en oubliant de réclamer leur saint pognon. Les réjouissances pouvaient commencer. [...]

Puis un petit silence, celui précédant les grandes tempêtes, Gassy prononce un nom attendu par tous, la salle croule sous les vivats, voici Georges Brassens, sa guitare, ses moustaches et Dame Poésie sur ses pas. Pourtant, un fidèle et redoutable compagnon a abandonné notre ami, c'est M. le Trac et Brassens, délivré des sortilèges, chante en copain pour des copains. Dans la salle, ça bouillonne, certains hurlent les titres de leurs chansons préférées, d'autres exultent silencieusement. Et pendant ce temps-là, Brassens continue, détendu et souriant, distribuant la fleur bleue à qui veut bien la prendre. Il est vrai que beaucoup préfèrent, à la délicate fleurette, l'effroyable fricassée de flics sauce noire, dont notre moderne troubadour a le secret. Sur cette sorte d'apothéose se termina la première partie de notre programme.

Extrait du *Libertaire* n° 377 par Christian, 19 novembre 1953



Gala annuel du Groupe Louise Michel

2 mars 1956, Moulin de la Galette



PERSONNE n'ignore cette fête traditionnelle – cette année plus encore que les années précédentes, le succès fut éclatant. Longtemps avant l'ouverture des portes, la foule piétine à l'entrée ; lorsque le rideau se lève l'immense salle est pleine à craquer – les retardataires ne trouvent plus où « se loger ».

Les paroles de Louise Michel – « Le pouvoir est maudit – Voilà pourquoi je suis anarchiste » – s'évalent

sur tout le fronton de la scène. Les accents de *L'Internationale* et de la magnifique *Marche révolutionnaire italienne* déferlent sur la salle – l'ambiance est créée – une ambiance qui ne ressemble à nulle autre, une ambiance qui ne se définit pas, mais qui captive et qui fait chaud au cœur de tous ceux qui sont là, et c'est le déroulement du splendide programme annoncé qui transpose et pare la réalité d'une chape toujours spirituelle, gaie, émouvante ou poétique en passant par le chemin de la révolte mais où l'épaisse rigolade est toujours bannie. L'ami Georges Brassens (parmi nous depuis le début du spectacle) termine sur une apothéose de bravos et d'ovations cette soirée qui restera un souvenir parmi

les meilleurs pour tous ceux qui ont eu la chance d'y assister.

Les militants du Groupe Louise Michel trouveront dans ce succès sans précédent une raison supplémentaire pour continuer, dans ce Montmartre traditionnellement révolutionnaire, les luttes que les libertaires n'ont jamais cessé d'y mener.

Extrait du *Monde libertaire* n° 19 par Suzy Chevet, avril 1956



Gala du Monde Libertaire

9 novembre 1956, Palais de la Mutualité



LE SUCCÈS du gala du *Monde libertaire*, paré de tous les adjectifs commodes et usuels n'atténuera en rien le mot *UNIQUE* qui doit le qualifier. [...] Unique parce que nous avons pour nous, toute la soirée, notre ami Georges Brassens qui vient nous dire tout ce que contient son cœur de joie de vivre, de besoin d'espérer, mais aussi de révolte et d'amertume devant l'injustice des hommes, devant leur mesquinerie et leur lâcheté – La salle entière retrouvait son ami... l'authentique poète doublé d'un compositeur exquis qui a révolutionné la chanson actuelle... Les spectateurs ne peuvent se résoudre à le quitter : applaudissements, ovations, enthousiasme... Voilà qui termine ce gala 1956 du *Monde libertaire* où tous les cœurs ont battu à l'unisson parce que cette foule amie qui s'écoule dans la nuit a choisi le bonheur des hommes contre l'absurdité du monde actuel en venant pendant quelques heures aider au rayonnement de ce journal libre et sain qui reste la bouée où se raccrochent tous nos espoirs et qui voudrait tenir dans ses colonnes tout l'amour du monde.

Extrait du *Monde libertaire* n° 23 par Suzy Chevet, novembre 1956



Des amis

AU COURS DE SON ENGAGEMENT MILITANT DANS le mouvement anarchiste, Georges Brassens côtoie de nombreux compagnons, dont quelques-uns deviennent des amis très intimes.

Marcel Renot, qui l'accompagne à la découverte du milieu anarchiste, est militant anarchiste individualiste et peintre. Georges se plaît à discuter de sujets profonds et variés avec cette « âme très soignée ».

Un jour du mois d'avril 1949, à l'impasse Florimont, où la plus grande misère est toujours de rigueur, Georges s'inquiète que Jeanne dont la mère est mourante ne puisse se déplacer en Bretagne. Il faut 4 000 francs pour s'y rendre. Ne voyant plus de solution, il frappe à la porte de son vieil ami Marcel Renot : « Voici mon vieux Renot, Jeanne va perdre sa mère... Je cherche 4 000 francs... » Et Marcel lui répond simplement : « Je vais te les donner. » Ces six billets représentent la moitié du salaire de sa femme. Georges est touché par le geste de son ami : « Il y a quand on a faim ou soif quelqu'un qui vous chasse, a dit Rimbaud. C'est vrai ! Mais il y a aussi quelqu'un qui vous reçoit. Je n'oublierai pas cet acte de poésie de l'ami Renot. »

En avril 1948, Georges Brassens est secrétaire du groupe anarchiste du XV^e arrondissement, dont Armand Robin est le « président ». Georges Brassens est proche de ce poète singulier et burlesque, il reconnaît en lui un anarchiste conséquent. Robin est aussi un anticommuniste fervent :

**Il n'y a plus de pensée, il n'y a que des clairs
Il n'y a plus de poètes, il n'y a que des Aragon**

Au mois de mars 1961, Armand Robin meurt, dans des circonstances suspectes et jamais élucidées, à l'infirmerie spéciale du dépôt quelques jours seulement après avoir été arrêté par la police, lui qui n'affectionnait guère les pandores. Il l'a montré plus d'une fois, en enlevant un jour le bâton blanc d'un agent de la circulation pour le remplacer par une fleur de lys, ou bien, quelques mois



Portrait de **A. Robin**
R. Toussenet

anarchistes



avant sa mort, lorsqu'il prend l'habitude, tous les soirs en s'amusant beaucoup, de téléphoner au commissariat de son quartier. Il demande le commissaire, décline son identité, donne son adresse et dit : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que vous êtes un con ».

En 1969, Brassens fait découvrir au public la chanson *Bécassine* dans laquelle il fait de multiples clins d'œil en référence à Armand Robin : « C'est une sorte de Robin, n'ayant pas l'ombre d'un lopin ».

Durant l'été 1946, au siège de la Fédération anarchiste, Georges Brassens rencontre un nouvel ami Roger Toussenet, qu'il surnomme Huon de la Saône et auquel il déclare : « Tu es l'ami du meilleur de moi-même, en vérité je suis

**Monsieur,
j'ai l'honneur
de vous déclarer
que vous
êtes un con**

toujours de ton avis. Spirituellement tu es l'homme le plus proche de ce qu'il y a de plus précieux et de plus intime dans ma vie intérieure. » Brassens aime ce philosophe qui écrit en poète.

Pour Toussenet, la véritable nature de la vie humaine est anarchiste : « Toute vie prise dans son essence pure est anarchiste. Mais l'Anarchie est un romantisme difficile, tragique, dont on meurt vite, si l'on ne dispose pas d'un cérébrisme intense, d'une culture et d'une jeunesse d'âme exceptionnelles. C'est pour cela que les anarchistes sont si rares, si peu nombreux ».

En ces temps d'après-guerre, Brassens et ses amis sont à la recherche de la poésie. À l'impasse Florimont, ils ne souhaitent pas être dérangés et les voisins trouvent leur comportement assez étrange. Un jour qu'ils se rendent tous les trois, Georges Brassens, Roger Toussenet et Armand Robin, au cimetière de Bagneux pour visiter la tombe d'Oscar Wilde (ils ne la trouvent pas, elle est au Père-Lachaise), un de ces voisins les questionne narquoisement : « Vous, les poètes, comment faites-vous pour vivre ? » Brassens rétorque : « Nous ne vivons pas, monsieur ». Robin et Toussenet serrent fraternellement la main de l'heureux inspiré.

F. Bories



A. Robin en Bretagne
Brassens et **Toussenet**,
Paris 1950



Juillet

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

Brassens à la rencontre de Jossot



OCTOBRE 1946, LA FÉDÉRATION ANARCHISTE REÇOIT UN COURRIER DE ROBERT FRANÇOIS, militant anarchiste, à propos d'Henri Gustave Jossot, qui pourrait collaborer au *Libertaire* par quelques caricatures. Henri Gustave Jossot est un précurseur de la caricature. Il réalise ses premiers dessins légendés en 1891, puis dans *L'Assiette au beurre* de 1901 à 1907, à travers lesquels il attaque l'ensemble des institutions de la société : justice, famille, police, école, église, armée... S'il côtoie les idées anarchistes, il ne se sent pas appartenir à sa mouvance. Son idéal est de n'avoir aucune étiquette. Cependant il affirme son individualisme et sa pensée anarchiste : « Le seul palliatif est individuel et consiste à s'éloigner le plus possible de ses semblables » ; « sauf que j'estime qu'il faut des bergers pour conduire un troupeau tant que le troupeau ne saura se conduire seul, vos idées sont les miennes car les bergers me dégoûtent autant que le troupeau ». Jossot est de la mauvaise herbe comme dit Brassens.

La libération individuelle est donc l'unique planche de salut

Lors du deuxième conflit mondial, Jossot s'engage dans le pacifisme avec une minorité d'artistes. Après la guerre, il a besoin d'argent pour survivre et soigner sa femme devenue sénile. Il publie dans le journal *Ce qu'il faut dire*, au mois d'octobre 1946, un article intitulé « L'Entité crapuleuse ». Un texte qui illustre parfaitement son individualisme et son rejet de toutes entités, hostiles à l'humanité et avides de s'emparer de ses forces afin de s'en sustenter, et notamment de l'entité État qu'il nomme l'Entité crapuleuse :

Je lui donne le nom d'Entité crapuleuse parce que, profitant de la lâcheté des hommes, elle réussit à les asservir en leur faisant oublier leur individualité créatrice, en les dépouillant de leur maîtrise sur le monde et en les transformant en une vile collectivité d'ilotes incapables de penser et d'agir par eux-mêmes. On reste déconcerté en constatant que cette hydre

L'Assiette au beurre, n° 150 et 156, (1904)



J'ai rêvé que j'étais vivant



Ma vieille guitare d'antan



Ousqu'il est le cochon qui a gueulé « Mort aux vaches ! » ?

CES MESSIEURS DISCUTENT



- C'est le principe de l'économie dirigée
- Dans quelle direction ?
- Celle de nos poches

Le Libertaire,

n° 55, 15 novembre 1946

*

*Les hommes sont faits, nous dit-on,
Pour vivre en band', comm' les moutons.
Moi, j'vis seul, et c'est pas demain
Que je suivrai leur droit chemin.*

*Je suis d'la mauvaise herbe,
Braves gens, braves gens,
C'est pas moi qu'on rumine
Et c'est pas moi qu'on met en gerbe,
Je suis d'la mauvaise herbe,
Braves gens, braves gens,
Je pousse en liberté
Dans les jardins mal fréquentés !*

monstrueuse, ce fléau de l'homme, est une création des hommes. Oui : ce furent eux qui créèrent l'ogresse dévastatrice : leur désir de paresse, leur paresse de penser et leur aversion pour les responsabilités les incitèrent à se délester de toute initiative individuelle et à devenir les esclaves de l'Entité crapuleuse. La masse amorphe et dénuée d'idéal se mit à conjuguer dévotement : je sers, tu sers, il sert, nous servons, vous servez, ils servent. Elle renonça à tous ses droits et accepta tous les devoirs. [...] Pourtant si avilis qu'ils soient, les hommes pourraient encore se relever : il leur suffirait de ressaisir leurs individualités, de ne plus vivre comme un troupeau d'électeurs. Alors par la dissociation de ses cellules sociales, l'Entité crapuleuse cesserait d'être. [...] La libération individuelle est donc l'unique planche de salut.

Le jeudi 30 octobre 1946, après réception de la lettre de Robert François, le comité national de la Fédération anarchiste se réunit et Brassens, en sa qualité de secrétaire de rédaction du *Libertaire*, se propose de lui écrire pour définir les modalités d'une future collaboration. C'est ainsi que le 15 novembre 1946, dans le numéro 55 du *Libertaire*, apparaît en première page une caricature de Jossot. Jossot juge sa caricature trop petite car, dit-il, « le trait de mon dessin étant très gros ne s'accommode pas de la réduction », mais surtout, il se met dans une rage folle quand il s'aperçoit que sa légende a été modifiée, comme il l'écrit dans une lettre à Henri Poulaille le 12 décembre 1946. Malgré tout, Jossot intervient à nouveau le 27 mars 1947 en première page du *Libertaire*, pour une deuxième et dernière caricature dans le journal anarchiste.

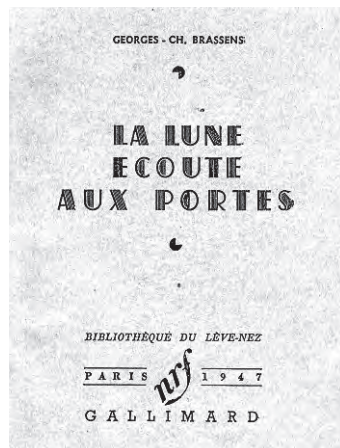
F. Bories



Août

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30	31					



La Tour des miracles



JE SENS QUE SI JE POUVAIS M'EN DONNER LA PEINE, JE DEVIENDRAIS un grand écrivain, car j'ai des tas de choses dans le crâne. En relisant *Lalie*, j'ai trouvé ça complètement idiot. Pourtant, en 1947, *Lalie Kakamou* devient *La Lune écoute aux portes*, signé Georges-Ch. Brassens. C'est publié dans la collection de la Bibliothèque du Lève-Nez chez Gallimard. Mais, cher éditeur, c'est uniquement pour gagner un temps précieux (sur le vôtre et sur le mien), que j'ai honoré de votre griffe universellement réputée ce modeste recueil, tiré à 50 exemplaires.

Terminé en septembre 1950 et publié en 1953, *La Tour des miracles* est une exploitation de *La Lune écoute aux portes*. Stock le réédite en 1968, avec une interview de l'auteur par lui-même (oui, oui, l'auteur parle de lui à la troisième personne) :

- Georges Brassens, que pensez-vous de *La Tour des miracles* ?
- Moi ? Je m'en fous !
- ?
- Vous savez, on m'a beaucoup sollicité pour publier

La Tour. Des copains l'appréciaient. Des gens qui m'aiment bien se pouléchaient à l'idée d'avoir ça un jour dans leur bibliothèque. Alors, pour avoir la paix, j'ai dit oui, comme d'habitude. Mais il faut prévenir l'amateur : c'est farci de fautes de goût, et même de fautes de tout.

– Doit-on en conclure, Georges Brassens, que, père indigne, vous ne prisez guère cet ouvrage ?

– Je me fous de tout ce que j'ai écrit. *La seule chose qui m'intéresse est ce que j'écirai demain.*

*

Le roman, un bric-à-brac disent certains, raconte l'aventure collective d'une camorra, association de malfaiteurs organisée jadis à Naples, selon le *Larousse* de 1954. Dans le roman, c'est une communauté dont la raison sociale varie selon le vent, les conjonctures et les lubies de toutes sortes. Les membres sont tantôt des colporteurs de fausses nouvelles, tantôt des perturbateurs de spectacles, des introducteurs

de canaillerie dans les âmes pures, des apôtres du croc-en-jambe ou propagateurs de maladies honteuses. Le voisin du dessous est Courte-pattes, un cul-de-jatte ou luc-de-jatte selon son anagramme euphémique. L'exceptionnelle dose d'imagination qu'il lui aurait fallu

**La seule chose
qui m'intéresse est
ce que j'écirai
demain**

pour se casser les jambes ! Hâtons-nous d'ajouter – cette fois c'est le narrateur qui utilise la première personne du pluriel – qu'il prenait sa revanche en se cassant les bras, les dents et, mais plus rarement, la boîte crânienne. Adorable Courte-pattes !

il connaissait tous les mauvais coups à tenter. Nous avons confiance absolue en sa discrétion ; les mutilés des membres inférieurs sont des êtres tout à fait sûrs. On peut compter sur leur motus. Dépourvus de moyens de locomotion, jamais ils ne vont nous dénoncer à la police.

Quand on n'est pas membre de la camorra, on a de forte chance d'être un pupazzo, une marionnette italienne, toujours selon le *Larousse* de 1954. Dans le roman, c'est presque tout ce qui n'appartient pas à la camorra : les propriétaires, les chefs-de-famille-indignés-au-plus-haut-degré, les badauds.

Le texte est régulièrement réédité, retranscrit dans les œuvres complètes et même adapté en BD. Les gens préfèrent mes chansons. Pourtant c'est vraiment moi, *La Tour des miracles*.

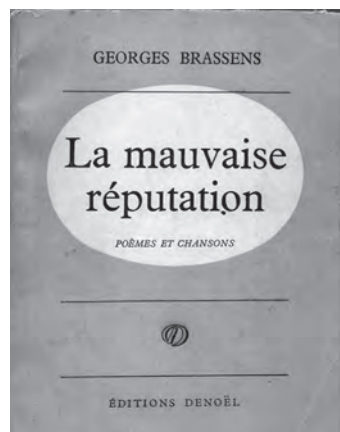
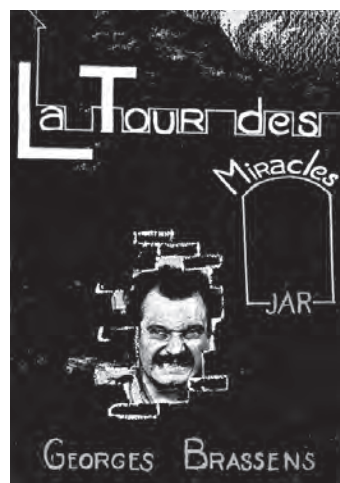
Mais rien ne peut m'arracher à la poésie. J'écris, j'écris. À cette époque où j'accumule beaucoup de matériau, sortent aussi de l'ombre *Les amoureux qui écrivent sur l'eau*. Je voudrais ne jamais terminer ce poème. Les jeunes amoureux, c'est toute notre enfance que je mets là-dedans. La vérité possible. Elle peint un côté de la vie idéale que nous ne trouvons pas ici-bas, crée un monde où nous puissions être nous-mêmes, gravement et en toute fantaisie.

I. Felici



Georges Brassens

1. *La Lune écoute aux portes*, Bibliothèque du Lève-Nez Gallimard, Paris, 1947
2. *La Tour des miracles*, éditions Jar, Paris, 1953
3. *La Mauvaise Réputation*, Denoël, 1954





Septembre

2021

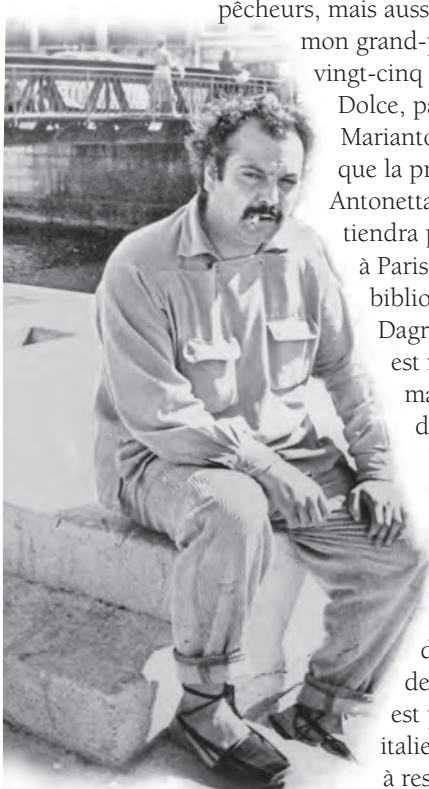
Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			



L'Italie à Cette



J'AI BIEN REÇU VOS PAPIERS ET VOUS EN REMERCIE. Grâce à vous je me prends à penser à ces inconnus auxquels je dois la vie ; ce que, je l'avoue, je n'avais pas su faire tout seul. Je ne remontais pas au-delà de mes grands-parents paternels ; des maternels, les Italiens, on ne sait rien. Mais depuis on a ressorti des documents, tout le mérite de Giuseppe Setaro, professeur de français en Italie. Mes grands-parents se sont mariés à Marsico Nuovo, un petit village de Basilicate, c'est vrai bien plaisant. Ils sont venus à Cette dans les années 1880, quand on construisait le port et qu'on prolongeait le brise-lames. N'ont pas émigré que des pêcheurs, mais aussi des ouvriers journaliers comme mon grand-père, Michele Dagrosa. Il avait vingt-cinq ans, sa femme, Maria Augustalia Dolce, pas encore vingt ans. Sa belle-mère, Mariantonia Matera, était du voyage, ainsi que la première fille du couple. C'est Antonetta, ma tante Antoinette, qui tiendra plus tard une pension de famille à Paris, dans le XIV^e, avec piano et bibliothèque. Elle est la seule enfant Dagrosa à naître en Italie. Ma mère est native de Cette, tout comme son mari dont la famille est originaire de Castelnaudary. Le grand-père Dagrosa fait en sorte de déclarer sa naissance en Italie. Pas question pour lui que ses enfants nés en France deviennent de petits Français, comme le voulait la loi (de l'époque !). Un décret du procureur du roi du tribunal de Potenza du 9 avril 1891 – Setaro est précis – lui donne la nationalité italienne. Sûrement résigné désormais à rester en France, il n'accomplit pas la démarche pour sa dernière fille. En parlant de ma mère avec les copains,



Pont de la Civette
Sète, 1950



La Pointe Courte au bord de l'étang de Thau, Sète

je l'appelle affectueusement l'Italienne et dans deux interviews au moins je dis qu'elle est napolitaine. D'accord, les papiers de Setaro me donnent tort. En même temps, Napolitain, c'est une autre façon de dire marginal, comme les membres de ma Camorra dans *La Tour des miracles*.

Mon Italie, c'est l'Italie immigrée à Sète

Et c'est une façon de désigner les Italiens du Sud : à Marseille, dans les années 1930, ils deviennent même les Nabos. Mon Italie, c'est l'Italie immigrée à Sète. C'est ce que je disais la dernière fois au téléphone à un ami en parlant des *Ritals* de Cavanna : lis-le, toutes affaires cessantes. C'est un bouquin formidable. Non seulement il est bien écrit, mais il est admirablement bien senti. Cavanna met en scène les Italiens avec une authenticité, une truculence sans pareille. Leur mentalité, leurs habitudes, tout est juste. Jusqu'à leur accent. À Sète, il y avait beaucoup d'Italiens dans ma rue. Eh bien ! en lisant *Les Ritals*, je me serais cru là-bas.

Perpendiculaire à la rue de la Révolution et parallèle à la rue de la Fraternité, ma chère vieille rue au nom propice de rue de l'Hospice, devenue à la demande des anciens

combattants sortis de leurs trous d'obus la rue Henri-Barbusse, est à deux pas du Quartier-Haut, réputé comme le quartier des Italiens. On s'efforce de voir la ressemblance de Sète, qui avec Naples, qui avec les villages de la côte amalfitaine, dont Cetara. Par un semblable biais, mais inversé, on verrait aussi bien les différences, et surtout on se rappellerait combien la ville au nom d'adjectif démonstratif est singulière.

Comme les noms des pat'lins, les noms des rues changent. À Sète, la rue où je suis né a été baptisée pour moitié rue Georges-Brassens.

I. Felici



Graff de l'artiste Maye, à l'angle de la rue G. Brassens et de la rue de la Révolution à Sète



Octobre

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

Tout aussi musicien que vous, tas de bruiteurs !



Georges Brassens et Pierre Nicolas, décembre 1972

UN GALOPIN GUITARISTE EXPLIQUE SUR LA TOILE pourquoi la musique de Brassens est géniale. Même pour les personnes qui en sont déjà convaincues, cela donne quelques arguments techniques supplémentaires. Pour les « oreilles de lavabo », il s'agit de répéter une fois encore que non, les mélodies de Brassens ne sont pas monotones, ni simplettes. Merci à Pierre Bernon d'Ambrosio, dont la chronique du 30 décembre 2017, publiée sur sa chaîne YouTube Guitar vibration, est ici résumée.

Brassens a fait un choix judicieux sur le plan de l'orchestration, celui de s'accompagner seulement d'une guitare et d'une contrebasse. C'est la marque des grands artistes : quand on écoute Georges Brassens, on sait que c'est Brassens. Ce n'est pas une solution de facilité. Sans artifice, sans arrangement d'orchestre, les chansons de Brassens ont un caractère intemporel. Il n'y a aucune fioriture, juste l'essentiel : la ligne mélodique, la parole et l'harmonie. Brassens voulait qu'on n'entende que son texte,

que sa composition. Cette orchestration nue et intime laisse transparaître l'humilité et la modestie de Brassens. C'est un choix musical et artistique, mais aussi philosophique.

Pour la rythmique, on a l'impression qu'elle est facile. C'est la pompe, des basses entrecoupées de grappes d'accords dans les aigus. C'est une institution. Brassens a créé son style d'accompagnement : on parle de pompe Brassens comme on parle de la pompe manouche de Django Reinhardt. Cette rythmique qu'on pense basique a beaucoup de variations très fines qui viennent appuyer le texte. Dans certains cas précis, Brassens fait swinguer la pompe binaire, toujours en lien avec le texte : pour imiter la démarche du gorille, pour faire transparaître la nonchalance du sujet dans *La Mauvaise Réputation*, pour suivre le pauvre Martin qui boite et qui a le poids du labeur sur les épaules. Les personnes qui reprennent les chansons de Brassens sont très rarement capables de faire swinguer cette rythmique du début à la fin de la chanson. Autre accompagnement subtil, celui de *Saturne*, fait d'arpèges ternaires : ce rythme ternaire cyclique a toujours été utilisé en illustration du temps qui passe, chez Schubert, Mozart, Berlioz. Brassens utilise les mêmes procédés. On le voit, il a une grande science de l'accompagnement, qu'on méconnaît souvent par ignorance.

**Aucune fioriture,
juste l'essentiel
la ligne mélodique,
la parole et l'harmonie**

est parfaite du point de vue de la théorie ; Duke Ellington aurait pu l'écrire. Brassens a cette science, il entend toutes ces harmonies. Il les utilise pour donner du sens au texte. Par exemple, *Supplique* se termine par un pied de nez, avec une touche d'optimisme aussi bien pour le texte, « l'éternel estivant qui passe sa mort en vacances », que pour la musique. Tout le morceau est en mineur, c'est un morceau mélancolique et émouvant, qui finit par une touche d'espoir grâce à un procédé très utilisé, la tierce picarde : le morceau

en tonalité mineure se termine par un accord majeur. Tout est savant. Le texte est savant, par son vocabulaire, la versification, les figures de style... Mais la musique aussi. Si l'univers poétique de Brassens est souvent décortiqué, sa musique ne l'est jamais. Pourtant on ne peut pas expliquer l'un sans l'autre dans une chanson.

Les mélodies aussi sont composées de façon très savante. Brassens ne se contente pas de notes voisines, mais utilise les grands intervalles, comme dans *Je m'suis fait tout petit*, encore une preuve qu'il possède la science de l'écriture musicale.

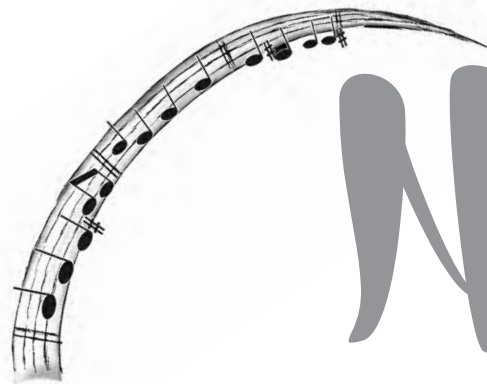
I. Felici



G. Brassens et P. Nicolas, septembre 1973 à Fontenailles



G. Brassens, P. Nicolas, Clark Terry, Moustache, 1979



Novembre

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					



Trois petites lettres



Le Combat syndicaliste, n°1, avril 1947



SUITE À LA PUBLICATION, EN AVRIL 1947, d'un article par *Le Combat syndicaliste*, journal de la Confédération nationale du travail (CNT), Brassens est fiché par les Renseignements généraux, qui voient en lui un « militant fréquentant le milieu anarchiste, dont il partage les opinions ». Dans cet article, intitulé : « Trois petites lettres », il critique la CGT. À cette période, il y a des tiraillements entre les militants anarchistes. La CNT vient de naître, ainsi que son organe, *Le Combat syndicaliste*. En y collaborant, Brassens montre implicitement qu'entre la CGT et la CNT son choix est fait.

" En 1914, la CGT accepte l'idée de l'Union sacrée. C'en est fait de sa liberté, de son idéal."

Il était une fois trois petites lettres, trois petites lettres de l'alphabet ; pas plus. Trois petites lettres qui, partant du principe que l'union fait la force, se réunissent à la fin du siècle dernier. Au grand bonheur des exploités, lesquels en conçoivent un immense espoir. Au grand effroi du patronat qui, dans la crainte de perdre ses prérogatives, tombe aux genoux du ministre de l'Intérieur en le suppliant de perfectionner la machine policière. Mais les trois lettres n'en ont cure. Elles comptent près de cent mille adeptes. Tout est possible à cent mille hommes qui veulent. Au cours d'une année célèbre d'action directe, la grève générale est annoncée. Si fort que la bourgeoisie perd contenance et que certains de ses représentants vont se cacher dans leurs caves, terrorisés. Résultat satisfaisant. Les trois lettres sautent de joie. Seulement, quoique fort jeunes, elles ne manquent pas de réflexion et devinent bientôt le grave danger que représente la politique. Aussi, le congrès d'Amiens, en 1906, les voit-il prendre la décision de demeurer toujours éloignées de ce foyer de corruption, de ne jamais céder aux avances des politiciens. Tout marche à merveille. Les exploités continuent d'espérer. Les exploités de trembler. Mais la politique veille. Elle n'a pas désespéré de mettre sa main malpropre sur les trois petites lettres dont la pureté devient choquante. Et son opiniâtreté se voit bientôt couronnée. En 1914, la CGT accepte l'idée de l'Union sacrée. C'en est fait de sa liberté, de son idéal. Chaque jour qui passe l'enfoncé de plus en plus dans la lie. La fameuse scission en fait deux parties, qui s'empressent de se prostituer. La première (CGT) dans les bras du Parti socialiste, la seconde (CGTU) dans ceux du Parti communiste. De compromissions en compromissions, de déchéances en déchéances, elles en arrivent à devenir conseillères de l'État, agents d'exécution des réglementations gouvernementales. La classe ouvrière, assidûment, progressivement trompée,

ne cesse hélas de leur confier ses représentants. Si bien que la « Confédération générale du travail », qui avait été à l'origine un organisme destiné à endiguer les exigences du patronat au profit de la classe ouvrière, devient bientôt l'organisme chargé d'endiguer les exigences légitimes de la classe ouvrière au profit du patronat. Et comme toutes ces infamies ne parviennent pas à satisfaire pleinement ce besoin de dégradation de la CGT, elle y met finalement le comble en s'abandonnant aux répugnantes caresses des policiers. Des policiers qui, après le premier congrès de la CGT, reçurent du patronat l'ordre de sévir contre ce mouvement ouvrier menaçant dangereusement de saper les fondements de l'édifice bourgeois. Les patrons peuvent exulter, dormir sur leurs deux oreilles.

Que risquent-ils, à la vérité ? Ce sont eux qui mènent la barque et leurs défenseurs, les policiers, font partie de l'équipage. Plus de danger et vogue la galère ! Plus de danger... en apparence seulement. Car un beau jour – plus proche que d'aucuns le supposent – lassés de subir le joug de leurs maîtres, les matelots se souviendront du sens des mots : mutinerie, insurrection, et, ce jour-là, messieurs les capitaines, rira bien qui rira le dernier. Il était une fois trois lettres, trois petites lettres bien pures ! Mais le temps a passé et avec lui la pureté. Aussi, les ouvriers doivent-ils se persuader que ces lettres fameuses ne méritent rien d'autre que les cinq non moins fameuses avec lesquelles Cambronne fabriquait le célèbre mot.

Georges-Ch. Brassens





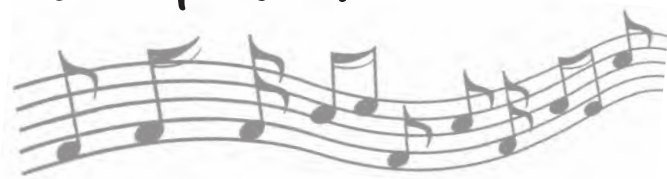
Décembre

2021

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

Brassens

dans les jardins du Pharo



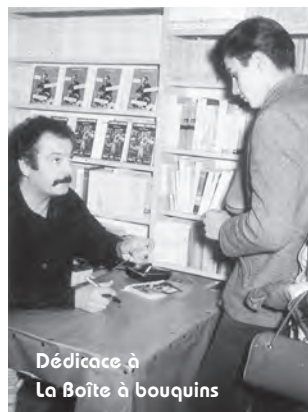
EN 1955, LA « CARRIÈRE » DE BRASSENS, BIEN QU'IL REFUSE ce terme, est déjà bien lancée. Il part régulièrement en tournée à travers la France, mais n'oublie pas son engagement, comme en témoigne cette nuitée organisée dans les jardins du Pharo à Marseille le samedi 29 janvier 1955.

Profitant d'une tournée de Brassens à Marseille dans la salle de l'Alcazar, la SIA (Solidarité internationale antifasciste) le sollicite pour participer à cette nuitée au profit des victimes de la répression franquiste.

Le directeur de l'Alcazar, Robert Trébor, ne l'entend pas ainsi et refuse que Georges Brassens y participe. Sa solidarité envers la SIA est bien trop grande pour le retenir et Georges Brassens se produit dans les jardins du Pharo.



Repas après le concert en compagnie de P. Nicolas, Arru, Püphen et trois compagnons espagnols



Dédicace à La Boîte à bouquins



Concert en soutien à la SIA, 29 janvier 1955

« Magnifique fête célébrée dans la ville méditerranéenne cosmopolite, le samedi 29 janvier. Beau cadre face aux jardins du Pharo, à côté de la très populaire plage des Catalans. Une nuit printanière et un public nombreux a rempli complètement le théâtre. Il est certain que le programme artistique annoncé valait le déplacement, ce qui fut confirmé à la grande satisfaction des spectateurs.

Comme vedette, notre ami et compagnon solidaire Georges Brassens, lauréat du disque français 1954, artiste le plus sollicité de la scène, de la radio et de la télévision, a participé au festival.

Sa contribution désintéressée et enthousiaste, permettant de récolter des fonds pour aider les compagnons incarcérés dans les prisons franco-phalangistes, a été accueillie avec toute la sympathie qu'elle mérite.

Quel grand poète, compositeur et interprète, Georges Brassens ! Son art répond pleinement aux

réalités de l'art lui-même avec une majuscule. Sincérité, talent, naturel et modestie. Et tout ça au service de l'humanité en lutte permanente contre l'injustice.

Dans ses chansons qu'il est nécessaire de comprendre, reflète son esprit accusateur du système actuel, le démolissant avec ses critiques et la recherche constante de la vérité et de la justice sociale.

Le Gorille, Margaux, L'Auvergnat entre autres chansons, nous éclairent sur ses sentiments qui incontestablement sont les nôtres. Avec son langage brut mais réaliste, il chante contre la guerre en plus de l'amour et du bonheur universel.

Tant de choses pourraient être ajoutées à propos du grand artiste originaire de Sète qu'il serait nécessaire

**Récolter des
fonds pour aider
les compagnons
incarcérés dans
les prisons**

de posséder une intelligence et une fine plume que nous reconnaissons ne pas posséder. Heureusement, sa camaraderie anarchiste nous facilite ce modeste commentaire. Et nous ne pouvons que reconnaître, malgré sa jeunesse, le talent

de Pierre Nicolas, son partenaire, qui domine son instrument avec aisance et facilité.

Les applaudissements répétés les touchent pleinement et confirment notre fusion. À tous les deux, nous vous disons avec émotion au revoir camarades ! [...]

* *Solidaridad Obrera*, n° 517, 17 février 1955

* Traduit de l'espagnol par Michèle Polop et Yusdely Rivera Morales



Durant ses passages à Marseille, Georges Brassens rend visite à son compagnon Jean-René Saulière, dit André Arru, militant libertaire, libre-penseur et pacifiste, dont il croisa le chemin à l'automne 1946. Par amitié, à la fin des années 1950, Georges Brassens vient faire, pour le livre *La Tour des miracles*, une séance de signature à la librairie d'André Arru : La Boîte à bouquins, au 1, rue de la Bibliothèque, non loin de la Plaine.

F. Bories



Janvier

2022

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						



CIRA de Marseille

Centre international de recherches sur l'anarchisme

Le principal but du CIRA, fondé en 1965, est de collecter, de classer et d'archiver tout ce qui a un rapport avec l'anarchisme. Le fonds se compose de plusieurs milliers de livres et plusieurs milliers de brochures. Ces documents ont été écrits par des anarchistes, publiés par des anarchistes ou portent d'une manière ou d'une autre sur le mouvement ou les idées anarchistes. On y trouve aussi bien des livres favorables que défavorables aux idées anarchistes.

Le CIRA fait partie de la Fédération internationale des centres d'études et de documentation libertaires (FICEDL), rassemblant plus de soixante centres, qui s'est réunie la dernière fois à Bologne (Italie) en 2016. Il est indépendant de toute organisation politique ou syndicale.

Le CIRA organise régulièrement des débats, des tables rondes, des cycles de discussion, des expositions, des rencontres avec des auteurs et des éditeurs. Le CIRA collabore à des colloques et il en organise. Après celles de 2003 et 2010, le CIRA a organisé en 2015 la 3^e Foire aux livres anarchistes de Marseille (FLAM) avec des stands d'éditeurs, des débats et des spectacles. Il participe à diverses fêtes du livre, anarchistes ou non, présentant la production des éditeurs libertaires.

▲ **Ces quelques lignes**, organisées mois par mois, basées sur des propos de Brassens, ont la prétention de divertir, d'étonner peut-être, et aussi de mettre en lumière une période de la vie de Brassens le plus souvent occultée. ▲ Merci à Quebeuls pour avoir offert le dessin de couverture (<http://quebeuls.canalblog.com>, <http://chezlescroquignards.wordpress.com/>) où l'on peut s'amuser à chercher, vérifier, les moindres détails et les petits clins d'oeil. ▲ Merci également à Souzouhi (<http://souzouhi.over-blog.com/>) pour les chats, à Fred Beltran (<https://www.facebook.com/FredBeltranArtiste>) pour Vénus, à Sylvie Knoerr et à l'Espace Brassens de Sète pour la mise à disposition de photos. ▲ Ce calendrier a été composé en Berkeley Oldstyle Book pour le texte, en Bonita Regular pour les titres et en Bahaui Demi pour les légendes. ▲ Il a été imprimé par l'imprimerie coopérative Scopie à Toulouse. ■

50, rue Consolat • 13001 Marseille

5 mn à pied de la gare Saint-Charles et de la Canebière

★
09 50 51 10 89
★

cira.marseille@gmail.com

<https://www.cira-marseille.info>

▲ **Des permanences** sont assurées les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi de 15 heures à 18 heures 30. En dehors de ces horaires, il est possible de prendre rendez-vous.

▲ **La cotisation** minimale est de 30 euros par an. La cotisation souhaitée est de 90 euros par an. L'adhésion permet l'emprunt de livres. La consultation de documents sur place est libre.